

Entretien avec des étudiantes en design à l'Université de Nîmes dans le cadre d'un cours sur la sociologie des métiers du design, 4 décembre 2023

Selon vous, qu'est-ce que le métier de designer peut apporter au monde ?

Cela dépend des différentes pratiques. D'après moi il est essentiel de comprendre le monde qui nous entoure, et le graphisme est un point d'entrée. Le rôle du/de la designer.euse est donc d'abord d'appriivoiser ce monde là, puis d'apporter un témoignage, un point de vue, de faire passer une idée par des outils et des supports graphiques adaptés. De la même manière que d'après moi, le rôle de l'artiste n'est simplement pas de faire du « beau » mais bien de représenter la période vécue à ce moment T, de manière consciente ou non.

Quels sont les compétences les plus importantes pour le métier de designer ?

Je pense qu'il faut être avant tout curieux.se, savoir écouter l'autre et se nourrir de références visuelles et autres de tous bords. Nous avons une responsabilité à travers à la création de nos images.

Quelle est la plus grande responsabilité d'un designer ?

Dans mon cas, je tente d'être le plus pertinent possible. Je pense qu'il faut impérativement être clair.e dans

ce que l'on veut transmettre dans le but d'éviter qu'un message soit interprété d'une autre manière, récupérer par des personnes malveillantes ou maladroites et qui, au final desservirait la création originale. Cependant je pense qu'il faut parfois se libérer et créer instinctivement sans réfléchir. Le but d'une affiche peut être de convaincre ou d'assumer une idée, un message, mais aussi d'interpeller, questionner, faire réfléchir le public et les passant.es dans la rue.

Comment être professionnel dès le début de sa carrière ?

En professionnalisant son travail et sa pratique dès les études. En faisant des stages, en se réalisant à travers les sujets donnés et les projets réalisés, les cours, les interactions avec les autres élèves et professeur.es. En s'intéressant aux bonnes pratiques et aux conditions de travail dès les études, car le monde professionnel de la création est souvent violent et profondément injuste.

Je pense qu'il faut également se constituer un portfolio à notre image, qui nous représente : rester sois-même et ne pas se conformer à ce qu'on attend de nous, tout en s'adaptant. Je tiens à préciser que les réseaux sociaux comme Instagram ne constituent pas un portfolio. Il s'agit là d'une manière de communiquer sur ses projets, une page vitrine presque essentielle à nos pratiques de nos jours. Au delà du « contenu » ce qui intéresse les professionnel.les c'est la manière dont nous présentons notre travail : un portfolio peut se présenter sous la forme d'un site, un PDF, un objet papier, une animation... Instagram n'est qu'un prolongement de tout ça.

D'après vous, est-il mieux de commencer comme indépendant ou en entreprise ?

Ce sont deux choses différentes. Je ne recommande pas de se lancer en indépendant.e dès la sortie d'école. Il est préférable de passer par un stage, ou une expérience professionnelle au sein d'une agence, d'un studio, ne serait-ce que pour appliquer ce qu'on vient d'apprendre et prolonger son apprentissage. C'est l'occasion d'être confronté.e à des projets réels, d'envergure ou non, de faire de nouvelles rencontres et de tisser des liens avec des individus.

L'idée de se lancer en indépendant.e dès le départ peut-être séduisante car il y a plein d'avantages mais aussi beaucoup d'inconvénients. On peut avoir un sentiment de solitude, un problème de légitimité face à des refus, des problèmes pécuniers décourageants et qui finissent pas nous dégoûter de ces métiers. Cela peut également renforcer des travers individualistes et entretenir l'idée de réussite personnelle. Si les compétences le permettent alors oui, pourquoi pas. Mais il faudra faire preuve de maturité et de résilience.

Au final, l'un n'empêche pas l'autre et les deux sont complémentaires. De mon côté je crée mon propre modèle en travaillant de manière indépendante mais avec des outils collectifs et collaboratifs.

Comment vos expériences passées en matière de collaboration ont-elles influencé votre capacité à saisir des opportunités ?

En étant volontaire, passionné et intéressé. Il faut savoir sortir de sa zone de confort, dépasser ses peurs, aller vers les autres, rester noble et construire de bonnes relations (saines). En se comportant en humain, en respectant son interlocuteur.ices.

Quelle a été votre meilleure expérience professionnelle ?

Il s'agit d'un projet personnel, lié à mon activité professionnelle : Débris 3. Ce sujet permet la ré-utilisation de matières visuelles censées être sans valeurs car considérées comme des erreurs destinées à la poubelle. Pour le troisième numéro de Débris, j'ai partagé un appel à contributions sur les réseaux sociaux. Ce dernier invitait n'importe qui à m'envoyer des images considérées comme des débris pour ensuite réaliser un objet éditorial. Les contributeur.ices étaient invitées à venir dans mon atelier pour participer directement à la création de ce nouveau numéro. J'étais touché d'apprendre que des suisses ou des personnes résidants dans le sud de la France fassent le déplacement à Paris pour un atelier de deux jours. Je connaissais la moitié des participant.es, les autres étaient des inconnu.es.

Il y avait des personnes dans le champs du graphisme, des étudiant.es, des poètes, des photographes, un retraité, un informaticien, ma mère, mon père, des proches, des ami.es d'enfance, des amours... Un pluralité dans les parcours et les histoires vécues. Une expérience sociale et humaine partagée, qui a permis à certain.es de se rencontrer, tisser des liens.

C'était la première fois que j'entreprenais un projet de cet envergure, avec le soutien de notre collectif Tout e(s)t n'importe quoi !. Il y a eu une consécration de ce projet avec une exposition et le lancement du livre à la librairie Cahier Central. Un moment pour se retrouver, découvrir l'objet final puis tourner la page.

Débris 3 est disponible dans plusieurs libraires en France, bientôt à l'étranger. Récemment il a été exposé sur la table « sélection du libraire » au Centre Pompidou. C'est une petite victoire pour nous tous.tes qui ne sommes pour la plupart pas ou peu publié.es, édité.es, exposé.es. Débris 3 prouve que la création indépendante et les actions collectives touchent et parlent aux institutions culturelles. Cela donne bon espoir et valorise notre travail.

Les actions collectives dans la rue avec Formes des luttes sont des expériences qui me touchent à chaque fois. Nous sommes une grande majorité d'artistes indépendant.es (350 000 en France). Lorsque nous publions nos images et les diffusons sur la voie publique (gratuitement) en prenant part aux luttes, les manifestant.es et mobilisé.e.s nous remercient, nous considèrent et nous encouragent. C'est un sentiment unique que j'aime et me pousse à continuer même si je ne m'engage pas pour être reconnu. Cela prouve tout de même que l'engagement, le militantisme, et la création qui vient du cœur comptent pour les autres.

Avez-vous un processus de travail particulier ?

Je travaille à la main, souvent à quatre pattes dans mon atelier, un peu comme un enfant. Je privilégie la spontanéité du geste en utilisant de la peinture, de l'encre, du fusain, le découpage... je change d'échelle, affiche au mur, prends du recul. Je pense que mon énergie de création doit figurer dans le résultat. Je passe d'abord par le papier pour ensuite affiner sur l'ordinateur.

Je travaille toujours en noir et blanc dans un premier temps. Mon daltonisme me pousse à explorer et prioriser la forme. L'ordinateur me permet d'ajouter de la couleur, les intervertir et compléter le propos de la création en fonction du sujet.

Avez-vous peur de travailler à la main quand on est à l'air du numérique ?

Non, je pense qu'il est important de passer par le manuel avant de travailler numériquement. C'est essentiel à notre pratique. Cela nous permet de comprendre une tonne de choses, de se découvrir, de se lâcher, d'expérimenter, de faire travailler son corps et d'explorer des gestes. Je prends la création manuelle comme un acte de résistance face au numérique, même si je n'oppose pas les deux car ils sont complémentaires.

Vous arrive-t-il d'avoir des blocages créatifs ? Si oui, comment palier à cela ?

Oui ça m'arrive, comme tout le monde.

Je pense que la création résulte souvent d'un état de transe qui nous dépasse. Il faut se mettre en condition de créer. Chacun.e doit découvrir comment provoquer cet état. Dans mon cas, en écoutant un album de Talk Talk en boucle, en m'isolant, en faisant parfois n'importe quoi pendant un moment et puis au bout d'une heure, deux heures, il se passe quelque chose. Alors il faut profiter de ce moment. Parfois, ça ne marche pas, on ne maîtrise pas. On se sent nul, on a envie de pleurer, de fuir ou d'arrêter : la frustration prend le dessus. Dans ces moments là il faut savoir lâcher prise, et faire autre chose. Le travail créatif n'est pas uniquement de créer, c'est aussi se cultiver, aller au cinéma, lire, vadrouiller, voir ses ami.es, se nourrir d'autres choses.

Être designer était-il votre premier choix ?

Non je « voulais » être architecte mais finalement je n'avais pas vraiment d'intérêt pour ce métier ! C'était un choix rassurant pour mon entourage car reconnu, potentiellement rémunérateur, enfin dans l'inconscient collectif. Le cinéma d'animation m'intéressait beaucoup, et me passionne toujours aujourd'hui. Mes premiers souvenirs de films visionnés sont Princesse Mononoké, Le voyage de Chihiro et Le Roi et l'Oiseau. J'ai voulu rentrer dans ce milieu mais j'étais bloqué à l'idée de passer des années sur un même projet. J'avais besoin d'une temporalité différentes pour créer et être satisfait. Il y a aussi la pratique musicale qui a une importance considérable dans ma vie. Je joue du piano quotidiennement depuis que je suis tout petit. J'ai déjà pensé à professionnaliser cette pratique et j'y pense encore à de moments, de la même manière que j'ai envie de faire de l'animation. Graphiste, illustrateur, artiste : cette dernière dénomination reste vaste et me permet de explorer d'autres facettes de la création.

D'où tirez-vous vos inspirations ?

De livres, de films, d'expositions, de musiques, d'expériences vécues, de discussions, de débats, de mes proches, de mes relations, de mes découvertes, de tout. Pour les arts visuels : Grapus, CoBrA, l'art brut, l'art dégénéré, les arts modestes, l'Arte povera. Mais bien d'autres choses encore à découvrir en dehors du monde occidental.

J'ai peur de copier, de plagier sans m'en rendre compte. Alors même que nous vivons dans un monde où tout est partagé sur les réseaux, que nous consommons des tonnes

d'images quotidiennement, on peut facilement être influencé.e sans même s'en rendre compte. J'estime que ces inspirations nourrissent ma pratique, et j'aime voir de nouvelles image et vivre avec mon temps. Cependant je tente toujours de chercher plus loin dans le temps. De ce fait, si mes images en rappellent d'autres, alors il ne s'agit plus d'inspiration mais de référence, d'une révérence.

La vente en réel est-elle toujours autant efficace, ou tout se passe par les sites internet maintenant ?

Je ne suis pas un commercial, donc oui, j'ai du mal à vendre, en ligne ou dans le réel. Les salons permettent effectivement de parler des projets, de les défendre et donc parfois de séduire ou convaincre l'acheteur.euse potentiel.le. Au final, ce n'est qu'une (petite) facette de mon activité créative. Je cherche une rémunération autre que la vente de l'objet, en obtenant une bourse ou un subvention pour la création en amont par exemple. Ce qui permet également de baisser le prix d'un objet et de le rendre plus accessible par la suite. Parfois il faut aussi donner de la valeur à l'objet pour qu'il soit vendu. Ce sont des questionnements très actuels pour moi, et j'apprends en faisant.

Vous arrive-t-il de travailler sur plusieurs projets en même temps ? Ou vous concentrez-vous que sur un seul projet à la fois ?

Je travaille souvent sur plusieurs projets en même temps. C'est un choix, une manière de pas subir la routine. Parfois je n'arrive pas à m'organiser correctement et je prends sur mon temps personnel. De manière générale j'ai aussi tendance à mettre au premier plan des projets peu ou pas rémunérés. Par exemple, mon engagement créatif dans le militantisme prend beaucoup de place. Ce n'est pas rémunérateur, mais je me sens utile, je suis en accord avec mes convictions et cela me rend heureux, participe à mon bonheur.

Un conseil ?

Expérimentez, amusez-vous, profitez !

Garder contact avec les professeur.es et intervenant.es avec qui vous avez de bonnes relations !

Intéressez-vous, et préparez-vous à la vie active en vous penchant sur vos droits, les statuts adéquats (artistes auteur.ices) en vous rapprochant de syndicats d'étudiant.es qui sont là pour vous fournir ces éléments et vous défendre quoi qu'il arrive !

Créez collectivement ! Soyez solidaires !

Prenez-soin de vous !